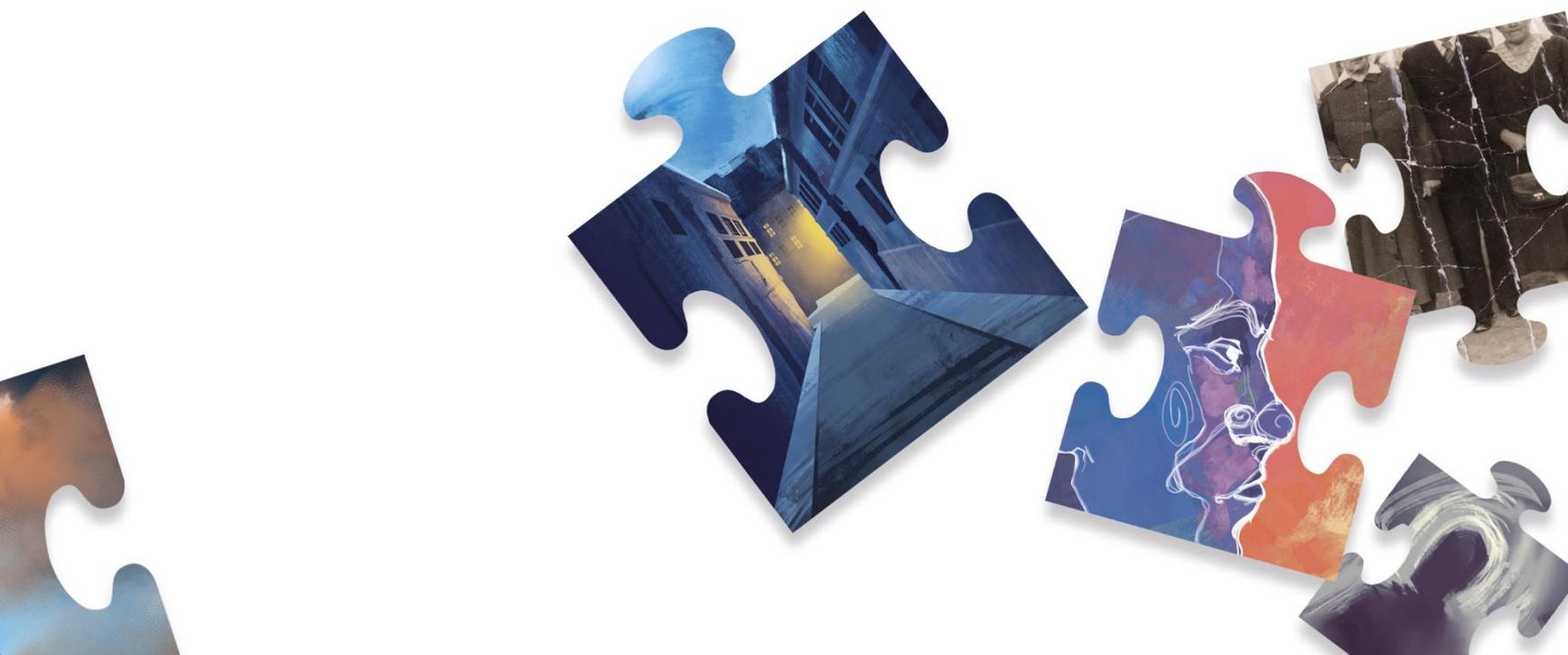


Collectif

Bribe(s) articulée(s)

Recueil



Bribe(s) articulée(s)

Collectif

Bribe(s)
articulée(s)

Recueil

Sous la direction de Manon Centofante, Margot Dalloyeau, Marion Leroux, Tanguy Lievrouw
et Elie Martini

Illustré par Sylvain Aublin



Textes créés à l'Université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry cedex.
Tous droits réservés



Merci à François Bon,
pour sa joie communicative, son partage
et pour le chemin qu'il nous a fait parcourir.

Merci à Anaïs Guilet et Dominique Pety,
pour leur soutien et leur bienveillance.

Merci à l'ensemble de nos camarades.

Préface

Il est aisé, donc d'usage commun, d'éluder l'esprit, ainsi que le corps des protagonistes proposés au sein d'une œuvre, par une chronologie établie, et bien souvent linéaire.

Qu'en est-il lorsque, ces âmes, que l'on veut ici croire mouvantes aussi bien que leurs géniteurs, nous sont jetées, crachées, comme autant d'inconnu dont on pourrait prélever des fragments mystérieux, en attente de sens ?

C'est le projet qui vous est ici érigé, lecteur. Composez, recomposez le puzzle inconstant de ces personnages en mouvement, écartelez ces pages par leurs fins, s'il le faut. Le luxe vous est offert d'une aventure à plusieurs échelles ; des méandres d'un cœur, à la lointaine lunette d'un spectateur indiscret. Vous n'en serez pas maître, lecteur, mais peut-être en serez-vous acteur discret, c'est ici tout le bien que l'on vous souhaite !

A la loupe

Instructions pour être heureux

Bordel !

NYX

La Nuit tu mens

Tristesse

Fin de soirée

Dérives dans la nuit

Humain

Commencez par trouver tout ce qui peut vous rendre malheureux, que ce soient des personnes, des lieux, des activités. Si vous avez du mal avec cette étape, pensez à tout ce qui vous plaît. L'inverse sera généralement ce qui ne vous plaît pas et donc peut vous rendre malheureux. Une fois les éléments mauvais trouvés, débarrassez-vous-en, si possible de manière pacifiste. Si certains sont vitaux à votre situation actuelle, veillez avant de les jeter, à leur trouver un équivalent positif, par exemple au travail. Si certains éléments sont dans votre vie depuis longtemps, il risque d'être plus compliqué de s'en débarrasser, mais vous devez passer par cette étape. Vous êtes autorisés à être triste ou à avoir du remords.

Une fois les éléments néfastes hors de portée, vous devriez avoir plus de moyens, de ressources que précédemment dans votre vie. Servez-vous alors de ces ressources débloquées pour améliorer votre quotidien, en réalisant des activités qui vous plaisent, en étudiant des choses qui vous intéressent. Ne vous préoccupez pas des remarques extérieures pouvant venir d'individus voulant vous changer ou vous critiquer. Ces gens-là sont différents de vous et n'ont pas les mêmes goûts, vous ne vous entendriez pas bien avec de toute façon. A force de réaliser uniquement ce qui vous plaît, vous finirez par rencontrer d'autres personnes ayant les mêmes centres d'intérêts que vous, avec qui vous pourrez échanger sur vos sujets favoris. Gardez bien ce genre de personne près de vous il se peut qu'à l'avenir vous ayez besoin d'eux et vice versa. Vivez comme vous l'entendez, comme vous le souhaitez et vous serez heureux. Si, par malheur, la société actuelle ne vous le permet pas, renseignez-vous sur d'autres pays. Certains seront peut-être plus adaptés à votre personne.

Pour plus de renseignements, allez sur www.jeveuxetreheureux/jeveuxplusetretriste.fr

Le fait qu'elle me dise tout le temps qu'elle m'aime. Le fait qu'elle baisse le regard quand elle me dit qu'elle m'aime. Le fait que quand elle sera vieille elle ne s'épilera plus. Le fait que je me suis coupé ce matin en me rasant. Le fait que je n'aime pas faire la cuisine. Le fait que je panique quand je fais cuire des pâtes. Le fait que j'aime l'accent italien. Le fait que je n'ai jamais pris l'avion. Le fait que la gravité existe mais que les avions ne tombent pas. Le fait qu'elle se joue de moi. Le fait que son sexe m'obsède. Le fait que ma mère m'a appelé hier. Le fait que je pense au sexe et ma mère en même temps. Le fait que j'ai peur de devenir fou. Le fait que le voisin fait trembler tout l'appartement avec sa perceuse. Le fait que je n'ai pas de perceuse. Le fait que je ne ressemble pas à mon père. Le fait que j'aimerais construire ma maison mais que je n'ai jamais rien construit. Le fait que j'ai peur d'échouer. Le fait que j'ai peur qu'on me voie échouer. Le fait que personne ne sache quoi inscrire sur mon épitaphe. Le fait qu'on écoute du métal à mon enterrement. Le fait que le romantisme m'ennuie. Le fait qu'elle me dise que je l'ennuie. Le fait qu'elle me dise qu'elle ne s'ennuie jamais.

Le fait que je m'ennuie avec elle. Le fait que je veuille sortir. Le fait que les vacances c'est loin. Le fait qu'il y a une tache sur ce mur. Le fait que je me sens plus à l'aise dans mon bordel. Le fait que j'ai perdu mon chargeur. Le fait que j'avais un beau manteau avant. Le fait que « est ce que je me suis endormi ? ». Le fait que mon ventre gargouille. Le fait que je n'aimerais pas voir l'intérieur de mon corps. Le fait qu'il faut que j'aille faire vérifier ce grain de beauté qui évolue bizarrement. Le fait que j'aimais ma grand-mère. Le fait que j'adore les fruits de mer. Le fait que la télé s'allume. Le fait que je suis assis sur la télécommande. Le fait que j'aimerais qu'on puisse changer mes piles parfois. Le fait que Michel Drucker n'est toujours pas pris sa retraite. Le fait que mon père est vieux. Le fait que je ne saurai jamais construire une maison. Le fait que Noël, « c'est chez qui cette année ? » Le fait que cette perceuse me fasse enrager. Le fait que je vais aller gueuler chez mon voisin : « c'est quoi ce bordel ? ». Le fait que dans ma tête aussi c'est le bordel.

Là, derrière ton souvenir. Je marche. Je suis la trace de ton parfum infernal. Il est fossilisé dans mes plus lointaines pensées. Enfin, les ténèbres m'aveuglent. L'écume du soir se dépose autour de moi. Elle me caresse. Issus d'un monde crissant, les songes des Hommes s'endorment. La ville se réveille doucement. Les êtres se sont apaisés. La tragédie des jours confus s'est tue. Les lumières s'allument, les réverbères accompagnent les astres dans leurs feux. Je ne suis plus dans ce gouffre insaisissable. Je me balade, joyeuse d'être seule. La nuit touche du bout de ses doigts mes rêves. Chaque tiraillement s'évapore et sur mes songes les plus aveugles un filet d'or se dépose. Solitaire, je voudrais qu'elle se métamorphose. Qu'elle prenne place avec moi dans cette balade ancestrale qu'est la vie. Que sur les pavés humides, je puisse distinguer ses chuchotis imperceptibles. Engourdie par ses ténébreux charmes. La ville devient ma complice. Elle est ma gardienne. Et les premiers frissons de l'aube se souviendront d'avoir été le crépuscule de ma consolation.

Brume. Incolore et indistincte.

Tu m'enveloppes dans tes bras froids. Perdue au milieu de nulle part, perdue au milieu de tout, tu m'arraches au jour et tu m'emmènes avec toi.

Obscurité.

Un temps, deux temps, trois temps. Tout m'est étranger. Je tourne la tête. Gauche, droite. Rien. Tu caches tout, tu me trompes, tu m'empêches de penser, de voir, d'être rassurée. Je ne te fais pas confiance, tu le sais. Tu en joues, cela t'amuse. Vicieuse.

Tu m'aspirez dans les limbes, je sombre avec toi, plus rien n'a de sens. La rue n'est désormais qu'un point obscur, les arbres ont disparu, tout ce que je connais est désormais englouti. Je cherche une échappatoire, des gens, peut m'importe, même ceux que je fuis car tu les rends inquiétants, tu les rends effroyables, prêts à m'attaquer au moindre étourdissement, bondissants à la plus petite inattention. Je te hais. Ce soir, ils ne sont pas là. Ils ne m'attendent pas au coin de la rue, fumant leur cigarette avec un sourire narquois sur le visage, devinant la crainte qu'ils m'inspirent par ta faute. Le jour, je les vois. Agréables et sourire sans vice, lorsqu'ils t'appartiennent tu les monstrifies. Leur transformation me glace, tu ricanes doucement. Première spectatrice de ma peur, tu me vois courir à travers les rues pour échapper à tes sbires. Comme les lions lâchés dans l'arène, jamais ils ne s'arrêtent. Ce n'est que lorsque j'atteins mon refuge que ton sourire décline, les lions retournent en cage, tu as perdu une bataille.

Revanche.

Nos retrouvailles ne tardent pas. Tu brises ma sérénité à peine retrouvée et, vicieuse insatiable, tu viens t'inviter dans mes songes.

Elle s'en est allée.

Le fait est que je n'ai pas pu lui dire au revoir, la voir esquisser son dernier sourire. Le fait est qu'elle me manque terriblement, douloureusement. Le fait est que j'ai mal, je souffre. Le fait est que mon cœur est meurtri. Le fait est que si je ferme les yeux, son visage se dessine : ses yeux profondément bleus, ses joues joliment marquées par la vie, ses fines lèvres rosées, son éternel sourire... Le fait est que je l'entends même rire aux éclats, j'entends cette douce chanson entraînante.

Le fait est que mes larmes ruissellent sur mon visage. Le fait est que je me sens vide, épuisée, abîmée. Le fait est que je ne ressens que de la peine, de la douleur, de la tristesse, du désespoir.

Le fait est que jamais je ne l'oublierai.

Le fait est que je culpabilise de ne plus pouvoir créer de souvenirs avec elle. Le fait est que je m'en veux de ne pas avoir pu la serrer dans mes bras, l'étreindre si fort qu'elle aurait pu sentir mon cœur battre pour elle.

Le fait est que je l'aimais, je l'aime et je l'aimerai. Le fait est qu'elle s'en est allée.

La soirée se termine, on doit rentrer chez nous. Il est tard, et il fait froid. Nous devons traverser la ville à pied dans la nuit noire. Nous avons trop bu, et je me sens comme au ralenti. Un briquet qui s'allume, une dernière cigarette qui s'embrase, la fumée qui s'en échappe tourne autour de moi. Ses courbes sont tellement belles, elles tournent, se déforment et s'échappent plus loin. Il n'y a personne. Nos esprits embrumés ne font plus attention aux poubelles éventrées sur les trottoirs, aux rues malodorantes et à nos démarches titubantes et dangereuses. On ne fait plus de distinction entre route et trottoir, le monde est à nous, le monde nous appartient.

La bande-son qui caractérise d'habitude la ville le jour s'est mise sur pause pour laisser place à un calme plat, en dehors de nos rires puant l'alcool et nos voix criardes.

Tout est flou et tourne autour de moi, le monde semble être sur pause rien que pour moi, pour que je puisse l'explorer, le modeler et le remodeler, le voir autrement et peut être même l'apprécier. Je ne fais même pas attention au chemin que nous sommes en train de prendre.

On est deux. On parle ensemble et pourtant je ne parviens pas à décortiquer le sens des mots qu'on débite difficilement. Mes paroles qui te répondent ne semblent pas avoir de sens, mais je les laisse partir. Rien n'a de sens. Le temps fait des soubresauts. Je ne comprends pas vraiment la situation dans laquelle je suis. Mais pourtant, je me sens bien , étrangement bien.

Et voilà que nous sommes déjà arrivées à destination. Comment le trajet a-t-il pu passer aussi vite, alors que ma tête fonctionne toujours aussi lentement ?

Nous étions en terrasse, nous n'avions pas froid. L'alcool réchauffe les nuits. Il n'y a pas de vent. Nos fumées atteignent le ciel et parfument l'air comme une fumée rituelle. Nous pensons, à tort ou à raison, que nos conversations volent aussi haut qu'elles. Nous aimons ce pub. L'hiver on y fume à l'intérieur, c'est interdit par la loi mais c'est autorisé par le patron. Mais ce soir je veux danser les pieds dans l'eau.

Nous longeons Les Sanguinaires, la mer n'est pas la même la nuit, elle est encore plus belle. La Lune se reflète dans les vagues, je suis submergée par leur lumière.

Pailote du Scudo, n'allons pas plus loin, il faudra rentrer. Les flashes des projecteurs se reflètent sur l'eau rose, bleue, mauve. J'aperçois un connard jeter sa clope sur le sable, je vois rouge sang mais on préfère partir. Il est déjà presque quatre heures et demie, nous n'avons plus que deux heures d'avance sur le jour.

Même la musique me dérange. Le chemin du retour est le même mais paraît bien plus long qu'à l'aller. Le bruit des vagues ne fait plus battre mon cœur mais tourner ma tête. Le reflet des étoiles glissant sur la mer semble s'échouer sur le rivage. Je vois des particules de diamant sur le sable. Et si je dormais là ? La ville à l'air si loin.

Le fait que je pleure me rend humain. Le fait que je rigole me rend humain. Le fait que je n'aime pas me rend humain. Le fait que j'aime me rend humain. Le fait que je ne réfléchisse pas me rend humain. Le fait que je réfléchisse me rend humain. Le fait que je prenne mal les choses me rend humain. Le fait que je prenne bien les choses me rend humain. Le fait que je sois misanthrope me rend humain. Le fait que je sois sociable me rend humain. Le fait que je ne ressente pas me rend humain. Le fait que je ressente me rend humain. Le fait que je sois faible me rend humain. Le fait que je sois fort me rend humain. Le fait que je sois déprimé me rend humain. Le fait que je sois exalté me rend humain. Le fait que je sois introverti me rend humain. Le fait que je sois extraverti me rend humain. Le fait que je me rapproche de Dieu me rend humain. Le fait que je me rapproche du Diable me rend humain. Le fait que je sois destructeur me rend humain. Le fait que je sois créateur me rend humain. Le fait que je sois incompris me rend humain. Le fait que je sois compris me rend humain...

Le fait que nous soyons tous humains rend compte du fait que nous sommes tous humains.

De Chair et d'Os

Sprite

Te souviens-tu, mon amour ?

Le fait que je suis un enfant

Ciel de nuit

L'oubli d'une vie

L'insomnie du remords

Le fait que

Fragments subjectifs

J'ai vu des sprites rouges.

Je suis au beau milieu d'une place, chaleur crevante, lampadaires absurdes de formes, nuit opaque, silence effrayant, yeux injectés, j'inspire, j'expire, ma gorge me gratte ; démangeaison. Après rien, le ciel vient de m'offrir violence. Le bruit des voitures au loin est cyclique, le périph n'est pas loin comme je l'entends. Je debout, allongée, elle. Les bâtiments autour : yeux témoins. Pierre IV, complice, avance. La mosaïque au sol se colore et je veux m'y baigner. Bouche désobéissante se gorge de délice, une dent cède (*à céder*). Au bout du bras, à l'opposé de l'épaule, et, bien accrochés à la main, les dix doigts se décrispent : cinq ou six claquements causés par le choc entre ce qui tombe et ce qui ne tombe pas.

Je ne sais pas où sont passés les sprites. Trop courts. Ciel sans eux, alors.

Chaleur crevante, toujours. Je marche et m'éloigne. Ville vide, blocs pleins, tête creuse.

Sprite rouges... encore !

Te souviens-tu, mon amour ? Quand saoul, l'esprit songeur, nous entamions, le pas absent, l'aventure jusqu'à la maison, que nous ne voulions atteindre ? Nous marchions de fête en fête, seuls d'une nuit noire. Je me souviens, quand tu t'arrêtais, dévorée par la nuit, je devinais tes lèvres rose par la lumière idiote du mégot de ta cigarette. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait contente de notre errance.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand on préférait, rire enfin, quand le monde décidait ultimement de se taire ? Nous marchions propre sur les poussières du jour que la nuit s'emploie à balayer. Je me souviens, de tes yeux blancs de lune, que tes nécessaires paupières venait assurer de voir encore. Nous n'avions de peur que le soleil, qui on le savait, viendrait bruler les décadences de la nuit, garantes des lèvres absentes du jour. Nous n'avions d'allié que l'autre, les larges rues semblaient pleines de nos corps.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand malgré nos efforts, quand malgré nos détours, nous arrivions à destination ? Nous rampions alors, devinant docilement le corps de l'autre, de la lumière superficielle de l'entrée de l'immeuble. Je me souviens, deviner ton corps calciné, sachant alors que nous pénétrions en notre enfer. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait, déjà, nous abandonner aux portes de son royaume.

Parfois, je te retrouve, mon amour, dans le simulacre d'obscurité d'une chambre raisonnable, mais toujours je pleurerai, la malédiction qui est de ne trop te connaître.

Le fait que j'ai 10 ans m'empêche d'être pris au sérieux, car le fait est que maman et papa me considèrent comme un enfant, et certes le fait est que je le suis, mais le fait que j'aimerais être écouté est plus important non ? Le fait que je me trouve différent des autres enfants m'empêche d'apprécier l'école. Surtout par le fait que je ne me suis fait aucun ami. Le fait est que je suis différent d'eux parce que je lis plus de livres et que je n'ai pas de téléphone. Il y a aussi le fait que je me suis disputé avec le populaire de la classe. Le fait est que je n'aime pas l'école, parce que même la maîtresse ne se rend pas compte des faits, de ce qu'il se passe. Le fait que j'ai peur de me rendre à l'école me met mal, ainsi que le fait que la jolie Emma ne veut pas être mon amoureuse. Le fait est aussi que je me suis déjà fait taper plusieurs fois, et le fait que je me fasse taper me fait des bleus, et le fait est que maman me dispute car elle pense que je me suis battu.

Le fait que je ne me sois jamais battu. Le fait qu'un jour j'ai voulu en parler, mais le fait que l'on ne m'a pas écouté pousse mes camarades à continuer. Le fait que je dois subir cela tous les jours de la semaine me fait pleurer trop souvent, et cela me fait mal à la tête. Le fait est que du coup, je ne dors pas, et je suis fatigué. Le fait que j'ai des mauvaises notes parce que je ne me suis pas concentré. Alors papa me dispute, parce que le fait est que si je continue comme ça, je finirai dans la rue. Le fait que je ne veux pas finir à la rue moi, je veux juste qu'une voix me dise que cela va s'arranger, et que le fait qu'aujourd'hui l'école se passe mal ne veut pas dire que ça ne peut pas aller mieux. Le fait est qu'aujourd'hui, ils ont décidé de m'enfermer dans les toilettes, et que je me sens encore plus seul que jamais face à ma douleur que j'aimerais enfin communiquer.

Le ciel noir, sombre, dépourvu de lune, vide de toute chose si ce n'est de lui-même, me domine, me terrasse et me nargue. Les bâtiments m'observent, me regardent et me jugent tandis que mes pieds se mettent en mouvement sans me demander la permission. Le silence m'englobe de sa froideur, me caresse de ses doigts glacés : si je crie, il me bâillonnera.

Là, dans cette avenue vide où les arbres griffent la nuit, une femme hurle, se débat, pleure, sanglote. Un homme bien plus grand, bien plus fort, la malmène, la frappe, la brise. Je ne peux rien faire, mon corps m'en empêche, sa dépouille traîne sur le macadam. La violence frappe devant des témoins muets.

Dans une ruelle, étroite, nauséabonde, une prostituée se tient bien droite, perchée sur ses talons aiguilles. Elle ne frissonne pas dans sa petite robe, ses cheveux soyeux encadrant son doux visage. Des ruisseaux, des rivières, des torrents roulent sur ses joues, laissant des marques noires. Cette femme, idéal de beauté, se retrouve en ruine, implorant un ciel qui reste obstinément sans voix.

Dans cette ville, je ne suis rien, rien qu'un corps déambulant, marchant, fuyant ce territoire hostile qui pourtant lui est familier. Plus rien ne me protège, plus rien ne m'isole du reste du monde. Il ne reste que mes propres fantômes, m'attaquant à chaque coin de rue.

Dans ces heures entre chien et loup, les choses revêtent un autre visage, pour ne laisser paraître qu'une indifférence impénétrable aux choses les plus atroces.

Le fait que ma mère ait la maladie d'Alzheimer me fait me sentir extrêmement impuissante.

Le fait qu'elle se demande qui je suis à chaque fois qu'elle ouvre les yeux me fait me sentir étrangère à ses yeux et à son cœur.

Le fait qu'elle ne reconnaisse pas sa propre maison me fait devenir guide.

Le fait qu'elle ne puisse pas tenir une conversation plus de cinq minutes me fait faire des monologues.

Le fait qu'elle oublie peu à peu toute sa vie me fait perdre pied.

Le fait qu'elle oublie qu'elle a été et qu'elle est encore mère me fait perdre mes repères.

Le fait que la gardienne de mes souvenirs emporte avec elle des morceaux de ma vie me déchire le cœur.

Le fait que ma mère soit malade me fait comprendre que je dois vivre une double vie.

Le fait que sa mémoire meurt me fait assister à un enterrement prématuré.

Le fait de lui dire je t'aime ne sert plus à rien.

Le fait qu'il n'y ai plus que moi qui lui dise je t'aime est comme d'allumer un feu sous la pluie.

Le fait d'y penser encore et encore me fait moi aussi oublier qui je suis.

Le soir avait avalé le jour et drapé de son manteau sombre les montagnes alentour.

Le bucheron Paul Gonthier, cloîtré dans sa cabane plantée au beau milieu des bois alpins, agitait ses yeux secoués de spasmes à cause d'une chose qui l'observait.

Une chose extérieure qui le broyait de l'intérieur.

Son corps ne bougeait plus depuis un moment et il ressentit quelques escarres le tirailler d'en-bas. Gonthier avait fusionné avec son siège en peaux de bêtes. La sueur toute collante se mêlait à son odeur de peur s'évadant de ses pores. Il manifesta un geste évoquant une prudence mesurée. Sa main vint tâter la table à proximité et alluma, une troisième fois, les bougies qui refusaient de durer plus que l'abatteur ne le voulait. De magnifiques cierges que sa femme adorait, du temps où elle vivait, bien avant le terrible incident.

A ce moment précis, Paul Gonthier aurait aimé que son aimée soit encore à ses côtés... Cela lui aurait évité toute cette boucle infernale qui ne cessait de tourner et d'instaurer un sentiment désagréable au fond des choses. Et au fond de cette forêt caractérielle.

Il réussit enfin à bouger de son fauteuil écorché par les années, non sans subir quelques tremblements semblables à des coups de coutelas, et risqua un regard en direction de la petite fenêtre qui donnait sur les ténèbres que quelques lucioles égayaient. La cheminée éteinte transmettait les échos mornes et froids de l'extérieur. La petite horloge murale n'annonçait pas les coups de minuit car elle était brisée. Et tous les objets inanimés de la demeure arboraient une mine déconfite depuis la mort du bonheur dans le gîte.

« Va-t'en ! » implora une énième fois un Paul larmoyant.

Le dehors ne lui répondit pas.

Excepté un chant.

Le chant amer d'une épouse assassinée, rameutant, dans les éthers abyssaux, la culpabilité d'un mari autrefois violent et les dérives d'une hache dans la nuit.

Le fait qu'elle semblait avoir toute sa tête. Le fait qu'elle était belle. Le fait que sur ses mains ridées, se dessinaient les fresques de sa vie. Le fait que le chemin des écoliers était bien trop long, et que ses sabots lui déchiraient les pieds. Le fait qu'elle aimait la chanson française, et que je l'aime autant qu'elle. Le fait que les roses blanches de Berthe Sylva, sont devenues fanées avec le temps. Le fait qu'elle aimait son mari. Le fait qu'elle n'ait jamais menti. Le fait que la vie soit trop longue. Le fait que sa gentillesse n'est pas, et ne sera jamais, la même que la vôtre. Le fait qu'elle aimait le Dimanche, certainement plus que n'importe quel jour. Le fait que ses yeux étaient toujours trop gros sous ses lunettes rondes. Le fait qu'elle n'entendait rien, et le fait qu'il faille lui répéter trois fois la même chose, inévitablement. Le fait qu'elle pleurait toujours en évoquant le souvenir de ses parents. Le fait qu'elle s'asseyait toujours de la même manière sur son grand fauteuil ou sur sa petite chaise. Le fait qu'elle dormait sur le dos. Le fait qu'elle s'étonnait encore de la neige lorsqu'elle accourt soudainement en novembre. Le fait que les rayons du soleil lui faisaient mal à la tête.

Le fait que je ne l'aie jamais entendu dire « je t'aime », mais le fait est, que moi, je l'aime. Le fait qu'elle m'eut promis, bien trop tard, une balade en forêt. Le fait que ses rires étaient les plus beaux du monde. Le fait qu'elle aimerait ressentir ce Monde. Le fait que je ne la connaisse pas si bien, mais que je me complais dans le fait de penser à elle. Le fait que Noël était certainement l'une de ses fêtes préférées. Le fait qu'elle était trop nostalgique me donnait envie de l'être avec elle. Le fait qu'elle portait de jolies robes bleues. Le fait qu'elle aimait bien trop les champs, les vaches, les siennes. Le fait que sa maison était bien trop grande pour elle toute seule. Le fait qu'elle aimait son jardin, et que la façon de s'en occuper lui procurait un plaisir immense. Le fait qu'elle pleurait trop, mais souriait beaucoup. Le fait qu'elle était fière de moi, de nous, je crois. Le fait qu'elle adorait lire mais qu'elle ne le put plus. Le fait que je n'ai pas pu parler avec elle autant que je le veuille. Le fait que, sur son lit, ce n'étaient pas les bouquets de fleurs qui la recouvraient, mais tous nos plus beaux mots pour elle, des mots qui pleurent parfois. Le fait qu'elle ne me dise jamais « au revoir » mais toujours « adieu ». Le fait qu'il faille lui dire Adieu.

1. Un homme, d'âge moyen, dont chaque pas est une course, déboule d'une ruelle. Il marmonne dans sa barbe comme à l'heure du vêpre, on devine la concentration dans l'absence d'intérêt qu'il porte à sa réalité. Tout le monde le regarde, mais il ne voit personne. Déjà de dos, sa veste ouverte écartelée du frottement au vent, lui donne des allures de comte capé. Il disparaît comme il est apparu, bouffé par l'intersection.
2. Deux hommes se font face devant le bar des arts. Ils sont rouges de vins, bleu de colère. Ils arborent tous deux un gros pif, stigmate de la jeunesse heureuse. Je devine à leurs gestes fantastiques qu'ils avocassent. Ces gestes abrupts ont la tendresse d'amis depuis trop vieux, les mots seront leurs batailles, un blanc sec leurs calumets.
3. Lui, je le connais ! C'est Claude, le clochard exhibitionniste, qui une fois m'a attendri, en me chantant de tête l'Auvergnat de Brassens. Il est de ces personnages mythique, cristallisé dans le marbre de la pensée. De sa grosse tête, de sa grosse voix, de son rire fou, de sa jambe bandée, cachant aux regards indiscrets la mort qui s'en vient de son pied gangréné, la mort qui s'en va de sa persistance avouée, dans l'esprit de celui qui aime voir.

Question de point de vue

Le temps d'un tableau

Accumulations

OBJECTIF : TUER

Par une fenêtre...

En quête de sens

A,ccu,mu,la,ti,on

Une vue d'ensemble

Comme un oiseau

Il observe comme il peint.

Perché sur le toit d'une église, il englobe du regard le paysage qui s'offre à lui. Pas d'immenses cascades, pas de forêts, aucun lieu merveilleux, des voitures, des passants, un lampadaire, rien d'extraordinaire, le déroulement banal de la vie urbaine. Pourtant, dans son regard, des couleurs, des esquisses, des toiles sur lesquelles se déroulent les paysages. Vue d'en haut. Il prend l'agréable temps de rêver et ce dernier se fige. Tout devient limpide. Chaque être lui raconte une histoire, il imagine une vie pour chacun de ceux qu'il voit de sa hauteur.

Il les observe comme il peint.

Par petites touches, légers coups de pinceau, chaque détail a son importance, il le sait. Vu d'en haut les couleurs se dissocient moins bien et pourtant il a rarement si bien vu. Il peut changer, transformer et inventer à partir de ces tâches de couleurs sans formes.

Le monde n'a jamais été aussi beau.

La nuit. La nuit les étoiles brillent. La lune éclaire le ciel. Parfois on ne la voit pas, elle est cachée par les nuages. Les nuages dans le ciel qui font tomber la pluie et l'orage. La pluie qui mouille le sol et fertilise la terre. La terre fertilisée qui fait pousser les légumes et les fleurs. Les fleurs qui embaument de leur douce odeur les champs dans lesquels elles poussent.

Le bonheur. Le bonheur est fait de petites choses de la vie. De petites choses comme un chat. Un petit chat qui nous suit le matin lorsqu'on marche. Un chat qui nous attend le soir et nous raccompagne jusque chez nous. Chez nous, là où nous attendent nos parents. Nos parents qui ne nous souhaitent que du bonheur.

La ville. Le brouhaha des voitures. Ces voitures qui klaxonnent. Les conducteurs qui perdent patience. Les feux qui passent du rouge au vert dans un cycle d'éternel recommencement. Cette ville qui ne dort jamais. Illuminée par le soleil le jour. Éclairée par les lampadaires et les panneaux d'affichages la nuit.

Depuis le toit d'un immeuble, sous la chaleur de l'été et le brouhaha ambiant de New York j'assemble mon fusil de précision. Concentré, je m'allonge dans les gravats, cale l'arme contre mon épaule et le viseur sur la rue. À travers la lunette je cherche ma cible. Pas si facile quand les rangées de buildings offrent de nombreuses cachettes, que la circulation est dense sur les trottoirs et la route. C'est midi, les fast-food et terrasses sont pris d'assaut, les routes bondées, les habitants courent après le temps tandis que les touristes observent les bâtiments d'un air ébahi. Trouver mon homme sera un défi.

Je m'arrête sur un jeune homme brun qui se dispute avec sa copine, pas de costume-cravate ce n'est pas le bon. Un autre sort d'un immeuble, cheveux au vent, attache-caisse, une posture de fierté. Un avocat sûrement. C'est bon, sauf qu'un détail retient mon attention, il ne semble pas marié. Cherchons encore. Une voiture de luxe passe, une femme chante au volant, toujours pas. C'est le bon endroit pourtant, je vérifie sur mon portable, tout est OK. Je passe tous les passants au peigne fin, blond, brun, noir, asiatique, caucasien, femme, homme, mince, rond. Aucun ne correspond. Je jure, je dois absolument l'avoir, je n'aurais pas de deuxième chance.

Un type nerveux apparaît, desserre sa cravate, les mains qui tremblent, presse le pas. C'est mon homme, je calibre mon arme, retient ma respiration et tire. Parfait, cible éliminée. Tandis que les cris et la stupeur s'emparent d'en bas, je m'en vais une cigarette dans la bouche.

Une vieille femme boit son café tranquillement au bord de sa fenêtre, elle défile la rue du regard et remarque une jeune fille. Une fille qui fixe les pavés, et avance doucement dans la fraîcheur du matin. L'hiver la fait rougir, et on remarque que son chemin est déjà tracé. La Dame suit de ses yeux, elle survole la rue, et aperçoit une boulangère avec un grand sourire, comme un petit soleil qui donne de la chaleur en cette saison glaciale. Le vent fait son apparition, la jeune boulangère s'empresse de rentrer, la jeune élève contourne la brise. Et la vieille dame relève son pyjama du matin, pour se protéger de la rude saison. Cette femme, appuyée sur le rebord, décrit l'allée par ses pensées, et offre quelques clichés de cette scène. Elle retourne sur la jeune fille, et se fait hypnotiser par la fontaine, blanche comme la neige qui décore le passage. Un arrêt. Puis on recommence au début de la ruelle.

En traversant la place la plus bruyante de la ville, ma main serre la sienne. Le bruit est amplifié comme toujours. La nuit noire accentue ce capharnaüm sonore ainsi que les diverses agressions olfactives. Bien que tous les jours soient des nuits pour moi, j'arrive à ressentir la nuit de vous autres. Les esprits s'échauffent, comme si la nuit était synonyme de déchaînement des passions. Aucun juge ne pourrait vous voir dans la nuit. Alors l'amour, la joie, la colère, la tristesse, ces quatre cavaliers de Nyx, font surface dans le cœur des gens, avec l'aide de/ ou sans alcool. Sur la place bruyante je subis des rires beaucoup trop sonores, l'odeur de grillon émanant des camions des Food Truck m'attaque les narines. Les nuits d'étés, cette place est une horreur de bonheur où tout fait bon vivre. C'est enrageant de ne pas pouvoir y assister pleinement.

Bien que la nuit devrait me mettre sur un pied d'égalité avec vous, au contraire j'ai l'impression d'être encore plus exclue de votre vision nocturne de la vie citadine. La nuit me fait vous jalouser encore plus. Est-ce que tout ce bruit que j'entends, ces odeurs que je sens vous sont aussi désagréables ? Est-ce que votre nuit ne serait autre que l'enfer de mon enfer ?

Ma main serre la sienne. « Un problème ? ». Non aucun problème je suis simplement triste de ne pas voir ce que toi, ce que tout le monde peut voir. « Qu'est-ce que tu ressens ? ». Absolument tout. Ma main serre la sienne. « Un jour tu verras, tu comprendras que tu peux ressentir bien plus de chose que nous. L'ambiance de la rue d'une nuit d'été, c'est un ressenti avant tout, ce n'est pas descriptible avec les yeux tu sais. ». Oui sans doute, mais j'aimerais bien le voir pour le croire.

Univers, planète, planètes, Terre, continent, continents, végétation, eau, vie, vies, dinosaures, singes, un homme, deux hommes, un million d'hommes, 7,8 milliards d'humains, chemins, routes, autoroutes, gares, trains, tchou-tchou, voitures, vroum-vroum, camions, broum-broum, motos, maiiiiiimmee, vélos, bip bip, réseaux, électriques, constructions, cabanes, chalets, maisons, immeubles, gratte-ciels, communautés, villages, campagne, ville, villes.

Toutes les cheminées fument, un drap blanc se pose sur le toit des maisons. L'herbe est blanche, on distingue mal la différence entre le givre et la neige mais le soleil se reflète dessus. Dehors il fait froid mais pourtant une femme, installée sur son balcon plein sud, profite de sa boisson chaude. Des voitures, de couleurs plutôt sombres, sont garées sur les parkings, elles sont alignées les unes à côtés des autres, bien ordonnées. La neige restée sur les toits fond à vue d'œil au soleil, un goutte à goutte qui ne s'arrête jamais commence. Des chats courent à travers neige et des traces de pas se dessinent derrière leur passage. Dans le jardin d'un voisin, tout en haut du pommier, se dresse une pomme, jaune, bien accrochée à sa branche, elle est la seule chaleur dans ce froid. Sur le côté droit, le flan de la montagne se dessine, en ombre chinoise, au soleil, les sapins sont recouverts de neige et des oiseaux la survolent. Sur la colline, au pied de cette montagne des traces de pas se font remarquer, elles doivent venir d'un homme, la largeur qui les sépare est plutôt grande. Une voiture passe à vive allure, pas le temps de voir la couleur ni la marque, elle est déjà loin.

Mon périple semble si petit vu de haut. J'entends le rire des pigeons. Je pensais qu'ils se ressemblaient tous mais peut-être qu'ils me suivent et que je croise plusieurs fois les mêmes d'un quartier à l'autre. Quoi qu'il arrive, eux arrivent toujours avant moi. Je suis à cent cinquante-deux mètres du sol, au sommet de la flèche de Notre Dame de Rouen. J'observe la ville qui m'a vu naître, celle où il est hors de question que je meurs. Cette ville coupée en deux par la Seine grise et souillée, les toits d'ardoise et le béton. Le contraste entre deux rives qui s'opposent. Je me concentre sur mon trajet habituel, cherche des raccourcis. Inutile. Je ne compte pas rester ici. Autant profiter de ce nouveau point de vue pour regarder plus loin, toujours plus loin, loin de tout.

Table

<i>Préface</i>	9
<i>A la loupe</i>	11
<i>Instruction pour être heureux</i> , Benjamin Andrieu	13
<i>Bordel !</i> , Manon Centofante	14
<i>NYX</i> , Annaël Auclair	17
<i>La Nuit tu mens</i> , Léna Catarinicchia	18
<i>Tristesse</i> , Pauline Dall'acqua	21
<i>Fin de soirée</i> , Gwendoline Garin Laurel	22

<i>Dérives dans la nuit</i> , Marion Leroux	25
<i>Humain</i> , Alexis Dumollard	27
<i>De Chair et d'Os</i>	29
<i>Sprite</i> , Tanguy Lievrouw	31
<i>Te souviens-tu, mon amour ?</i> , Elie Martini	32
<i>Le fait que je suis un enfant</i> , Gwendoline Garin Laurel	34
<i>Ciel de nuit</i> , Laurine Martin	36
<i>L'oubli d'une vie</i> , Julie Schiavon	38
<i>L'insomnie du remords</i> , Alexis Dumollard	40
<i>Le fait que</i> , Marie Michel	42

<i>Fragments subjectifs</i> , Elie Martini	45
<i>Question de point de vue</i>	47
<i>Le temps d'un tableau</i> , Léna Catarinicchia	49
<i>Accumulations</i> , Maud Muguet	51
OBJECTIF : TUER , Jessica Chaumeil	53
<i>Par une fenêtre...</i> , Enora Lecuyer	55
<i>En quête de sens</i> , Margot Dalloyeau	57
<i>Accu,mu,la,ti,on</i> , Ethel Desbiolles	59
<i>Une vue d'ensemble</i> , Maéva Fauvillon	61
<i>Comme un oiseau</i> , Marion Leroux	63

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry
cedex. Tous droits réservés.



Des pensées, des personnages et des points de vue. Aucune linéarité imposée, à vous de vous plonger au cœur de ces récits décousus et singuliers qui convergent pourtant vers un point commun : rendre compte de la multitude de vies ressenties, imaginées, inventées. Prenez un peu de hauteur.

Composez, recomposez le puzzle inconstant de ces personnages en mouvement, écartelez ces pages par leurs fins, s'il le faut. Le luxe vous est offert d'une aventure à plusieurs échelles ; des méandres d'un cœur, à la lointaine lunette d'un spectateur indiscret.

